

Sherry TURKLE, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines*

Trad. de l'américain par Claire Richard, Paris, Éd. L'Échappée, coll. Pour en finir avec, 2015 [2011], 528 pages

Hélène Papadoudi-Ros



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10627>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10627](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10627)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 463-465

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hélène Papadoudi-Ros, « Sherry TURKLE, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10627> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10627>

Tous droits réservés

la lecture dans le monde occidental (trad. de l'anglais et de l'italien par Jean-Pierre Bardos, trad. de de l'allemand par Marie-Claude Auger, Paris, Éd. Le Seuil, [1997] 2001).

Laurent Collet

13M, université de Toulon, F-06204

laurent.collet@univ-tln.fr

Sherry TURKLE, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines*
Trad. de l'américain par Claire Richard, Paris, Éd. L'Échappée, coll. Pour en finir avec, 2015 [2011], 528 pages

Anthropologue et psychanalyste, Sherry Turkle, dirige le département Technologie et autonomie du Massachusetts Institute of Technology (MIT) depuis 1986. Avec cet ouvrage, dernier d'une trilogie sur les rapports qu'entretiennent les gens avec leurs ordinateurs, (*The Second Self. Computers and the human spirit*, New York, Simon and Schuster, 1984 ; *Life on the Screen : identity in the age of the internet*, New York, Simon and Schuster, 1995), elle apporte un nouveau témoignage, et elle va plus loin sur la question de nos « relations humaines médiatisées par des machines ». Cette publication semble livrer un bilan, imprégné de pessimisme, avec des questionnements sur le devenir de nos rapports pas seulement avec les machines, mais aussi avec nos semblables. Le sous-titre original (*Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*) dévoile l'inquiétude de l'auteure liée à la mutation de nos attentes vis-à-vis des technologies et de nous-mêmes. Aujourd'hui, nous nous tournons vers l'inanimé avec une sollicitude nouvelle, et les questions centrales sont celles de nos rapports avec l'inanimé, celle du vivant et de son statut. Sherry Turkle donne à voir les choix et la direction – parfois choquants selon elle – que nous prenons avec le numérique. Elle reconnaît que les technologies ne sont « que des outils », en pensant toujours que ce « que » est trompeur, car ces outils nous façonnent et nous transforment en profondeur (p. 10). Réalisées auprès des jeunes (enfants, lycéens, étudiants) et d'adultes, ses études cliniques dévoilent ce « futur en train de se produire » (p. 16), mais aussi une dérangeante symétrie : « Nous semblons déterminés à doter des objets de qualités humaines, tout en étant heureux de traiter nos semblables comme des objets » (p. 17). Tout au long de l'ouvrage, Sherry Turkle est préoccupée par l'absence de débat sur nos choix : les ingénieurs imaginent des logiciels programmés, créent des algorithmes, mais ces propositions sont-elles socialement, psychologiquement et éthiquement acceptables ? Quels sont ici nos responsabilités ? Pour l'auteure, il est temps « d'ouvrir le débat, la chose est

trop sérieuse pour laisser le monde et le futur entre la main des futuristes » (p. 44).

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première a comme objet d'analyse « le moment robotique ». Les sept chapitres qui la composent explorent les questions du statut et des robots sociaux et de leur rapport avec l'homme, les nouvelles « intimités » mais aussi les nouvelles « solitudes » des humains. L'auteure observe les discours et les pratiques avec des robots sociaux (simples pour les jeux des enfants ou plus perfectionnés pour s'occuper des personnes âgées). La rupture est évidente : pour les enfants, les robots ne sont pas des machines, mais des « créatures » et, de la curiosité, nous avons basculé vers le désir de communion (p. 44), dans la solitude des nouvelles intimités. Également composée de sept chapitres, la seconde partie explore toutes les pratiques en réseau (téléphone, Facebook...). L'auteure s'intéresse à la vie en ligne et comment elle redessine les frontières du moi : au-delà des aspects positifs – la facilitation de plusieurs activités humaines –, Sherry Turkle constate que les gens sont réduits à des avatars à deux dimensions et, sur les réseaux sociaux, ils se résument à leurs profils. Pour prendre le temps de penser, il faudrait éteindre nos téléphones. Mais ce geste ne va pas de soi : ces appareils tendent à être une partie intégrante de nous-mêmes, tant sur le plan du corps que sur celui de l'esprit (p. 244). Nous sommes tous devenus des cyborgs évoluant en même temps dans des mondes virtuel et physique. Comme les cyborgs, nous avons l'impression d'être des versions améliorées de nous-mêmes lorsque nous sommes en ligne. Comme la connexion constante provoque de nouvelles angoisses liées à la déconnexion, une nouvelle forme de panique apparaît : la technologie nous accapare plus que jamais et fait de plus en plus naître en nous le désir de repli sur nous-mêmes.

Avec une méthode ethnographique et clinique, Sherry Turkle offre de nombreuses descriptions de ses observations qui sont parfois questionnées, bien que pas toujours étayées, mais qui ont le mérite d'exister et de permettre de réfléchir.

Dès l'introduction (pp. 19-49), elle affiche un constat sévère. Les réseaux sociaux ont proposé de remplacer les gens, et les nouveaux appareils en réseau offrent une autre forme de substitution : des relations humaines médiatisées par les machines. Nos relations avec les robots se développent à mesure que nos relations avec les gens diminuent et que nous nous attendons à ce qu'ils ne soient « pas seulement mieux que rien, ou mieux qu'autre chose, mais mieux que tout le reste » (p. 113).

Pour l'anthropologue, le fait que nous produisons des robots de compagnie pour le troisième âge marque un tournant décisif dans notre histoire. Nous demandons à la technologie de remplir un rôle qui relevait d'un « travail d'amour », « un humain de substitution ». Ainsi les gens quittent-ils la psychologie de projection et entrent-ils dans une psychologie d'engagement (p. 191). Quel sens donner à notre intimité grandissante avec les machines ? Les chercheurs qui travaillent dans le domaine de l'informatique affective (*affective computing*) veulent rendre les objets technologiques de plus en plus « aimables » pour qu'ils soient plus faciles à utiliser. Sur le « moment robotique », Sherry Turkle pose trois constats. D'abord, même si les robots ne sont pas encore partout, parmi nous, nous sommes aujourd'hui émotionnellement et philosophiquement prêts à les accueillir. Pas seulement comme des animaux de compagnie, mais aussi comme des confidents, potentiels amis ou amants. Ensuite, au moment robotique de notre histoire, il semble que la simulation du lien peut nous suffire. La « promiscuité technologique » (p. 32) et l'attachement à l'inanimé nous semblent possibles et sans préjugés. Nous insérons des robots dans « chaque récit de l'insuffisance humaine » (*ibid.*), mais alors, s'interroge l'auteure, « à quoi servent les êtres vivants » (p. 24, voir aussi Serge Tisseron, *Le jour où mon robot m'aimera*, Paris, A. Michel, 2015) ?

Enfin, et c'est le point qui semble choquer le plus Sherry Turkle, dans notre culture de la simulation, la notion d'authenticité ou le fait d'être vivant semblent ne plus avoir une valeur en soi. Quelles formes de relations aux machines sont possibles, désirables ou éthiques ? L'histoire de l'ordinateur et la définition de la vie entrent dans une nouvelle phase. De là, l'auteure formule des hypothèses, d'une part, sur la mutation dans nos attentes culturelles vis-à-vis de la technologie et, d'autre part, sur la façon dont nous changeons à mesure que la technologie offre des substituts à la rencontre en face à face. En effet, ce livre n'est pas un livre sur les robots, mais sur nous-mêmes qui « risquons de nous perdre » (p. 35). Nous ne regrettons plus la simplification de nos rapports humains, et « tous les signes avant-coureurs d'une crise majeure sont réunis » (p. 44).

Les témoignages cités soulèvent une question dérangement : « L'intimité en ligne dégrade-t-elle l'intimité réelle et la qualité de nos rencontres, virtuelles ou non » (p. 35) ? Les robots sociaux et la vie en ligne font miroiter la possibilité de relations totalement conformes à nos désirs, mais proposent en réalité des communications rudimentaires. Le réseau – le monde de connectivité – est taillé sur mesure pour

les vies débordées et surmenées qu'il rend possibles. Et, parce que la technologie a mieux à nous offrir, nous réduisons nos attentes vis-à-vis d'autrui. L'auteure avance donc ses craintes : « Avec la simulation, vient la désorientation et le malaise dans la connectivité » (p. 39). Souvent ponctuées d'émoticônes, souvent plus fondées sur des réponses rapides que sur la réflexion, les amitiés numériques préparent-elles, le terrain, parfois par leur superficialité même, pour des relations avec l'inanimé (les robots) ? Sherry Turkle affirme : « Nous retrouvons dans le domaine de la connectivité ce même processus, où "mieux que rien" est devenu "mieux tout court" ! » (p. 325, voir aussi Jean-Michel Besnier, *L'Homme simplifié*, Paris, Fayard, 2012).

Sherry Turkle est catégorique et inquiète : si nous demandons, aux machines de nous rendre plus efficaces dans nos vies privées, comme, depuis longtemps, nous leur demandons de nous rendre plus efficaces au travail, si la technologie se fait ingénieur de l'intimité, les relations peuvent se réduire à de simples contacts. Et des connexions faciles en viennent alors à redéfinir l'intimité. En d'autres termes, les cyber-intimités deviennent peu à peu des cyber-solitudes. L'auteure « trouve [que nous sommes] fragiles et [que] cette fragilité n'est pas sans risques » (p. 96). La technicité et la performance des nouvelles machines nous conduisent plutôt à questionner nos propres faiblesses. Le moment robotique comporte bien des risques psychologiques : « Nous simplifions nos relations humaines – réduites à des interactions – et cette réduction nous apparaît peu à peu comme la norme. Pendant que les récits triomphalistes des ingénieurs et des promoteurs du web nous inondent, inspirés de nouveaux leviers pour que nous participions à notre propre illusion, nous, les utilisateurs, même si nous savons que c'est de la programmation et de la simulation, nous acceptons d'entrer dans l'illusion.

Selon l'anthropologue, à regarder les enfants jouer avec l'idée de la vie et de la mort, ou encore à voir des robots « avec des exclamations de pudeur et des demandes de respect programmées informatiquement » (p. 92), un nouveau paysage éthique se dessine. C'est pourquoi, nous devons nous demander si la technologie est au service de nos buts, réfléchir sur la nature de nos buts, sur nos valeurs, sur la direction que nous voulons donner. C'est une chose de concevoir des robots à des fins instrumentales, mais avoir des robots pour être avec nous nous conduit à poser la question centrale : « Pourquoi les gens ne suffisent-ils plus » (p. 47) ? Quel prix sommes-nous prêts à payer en délaissant les êtres humains au profit des robots ? Car, si l'on s'habitue à une compagnie qui ne demande rien, la vie avec des

personnes réelles peut finir par sembler « accablante ». La force des robots tient à ce qu'ils nous invitent à nous attacher à eux. Et ces attachements modifient à leur tour notre façon d'être au monde, car ils ne posent pas de contraintes (comme les animaux de compagnie) ; ils permettent l'attachement sans la responsabilité. Ce qui manque est l'altérité, la possibilité de voir le monde à travers les yeux d'autrui.

En conclusion (pp. 429-455), Sherry Turkle, pose la question : que veut la technologie ? Que se passera-t-il si la technologie veut notamment tirer profit de nos désillusions et de nos fragilités émotionnelles ? Faisons-nous confiance aux personnes humaines ? Sommes-nous fatigués de la compagnie des humains (p. 434) ? Le défi actuel est de se demander si la technologie sert nos buts en tant qu'êtres humains. Les êtres humains ont besoin d'être touchés par d'autres, de voir leurs visages, d'entendre leur voix. En somme, ils ont besoin d'être entourés d'autres êtres humains. Mais l'auteure ajoute : « Les gens sont rares ou se font rares... faudra-t-il bientôt être riche et "bien dans sa peau" pour avoir le privilège de vivre avec son espèce » (p. 179) ? Sherry Turkle nous invite à rappeler aux jeunes (*digital natives*) que nous n'en sommes qu'aux débuts de la vie connectée, le *net* n'est pas encore adulte, et la technologie n'en est qu'à ses balbutiements ! Et comme l'internet fait partie intégrante de l'accès au savoir, à l'information et au travail, il nous faut repenser comment nous pouvons refaçonner nos vies sur écran pour trouver un nouvel équilibre. « Ralentir », ne sera pas suffisant. Il s'agit plutôt de trouver comment nous pouvons créer un réel espace de réflexion (p. 444). Selon l'auteure, la « *realtechnik* », c'est prendre de recul et considérer les récits triomphalistes de nos vies avec la technologie.

L'ouvrage se termine par un épilogue (pp. 457-470), une lettre de Sherry Turkle adressée à sa jeune fille. Ainsi revient-elle à Facebook et aux réseaux sociaux. Dans la culture numérique, « la vie se transforme-t-elle en une stratégie pour constituer une archive ?... Si nous savons que toute notre vie est enregistrée, commencerons-nous à vivre la vie que nous espérons archiver » (p. 462) ? Sherry Turkle reste convaincue que, pour vivre intensément, l'homme et la mémoire humaine ont besoin des souvenirs et des oublis, que nous choisissons nous-mêmes. C'est ce choix qui est nécessaire pour notre construction et une vie libre.

Hélène Papadoudi-Ros

Lisec, université de Lorraine, F-54000
helene.papadoudi@univ-lorraine.fr

Luc VIGIER, *Aragon et le cinéma*

Paris, Nouvelles Éditions J.-M. Place, coll. Le cinéma des poètes, 2015, 128 pages

Dirigeant actuellement l'axe « Aragon » de l'équipe « Écritures du xx^e siècle » de l'Institut des textes et manuscrits modernes (Item, Centre national de la recherche scientifique, École nationale supérieure), Luc Vigier est un spécialiste de l'œuvre de cet écrivain. À plusieurs reprises, il s'est aventuré sur des voies peu explorées dans le champ de la recherche aragonienne (la figure du témoin, l'art du journalisme, le musée imaginaire, par exemple). C'est aussi le cas de ce très stimulant ouvrage qui vient combler une lacune car, si l'intérêt de Louis Aragon (1897-1982) pour le cinéma était connu, il n'avait pas fait l'objet d'une étude systématique. Mais ce qui fait le prix de cette étude, c'est qu'elle ne se contente pas de relever et de commenter l'ensemble des références faites par l'écrivain au cinéma à travers des articles, des poèmes ou au gré de ses romans : elle tente de cerner ce que le processus même de la création doit chez lui à l'imprégnation par les images en mouvement. Luc Vigier dit avoir cherché « à suivre le film discrètement monté par Aragon d'une pensée du cinéma et de l'écran à travers près de soixante-dix ans d'écriture » (p. 11), puisque c'est dès les années 1910 que, dans le sillage d'Apollinaire, le jeune homme s'intéresse à la magie de ce nouvel art, et que jamais sa curiosité ne se démentira, du muet au parlant, des mélodrames de Louis Feuillade aux recherches de Jean-Luc Godard, en passant par les propositions esthétiques et politiques d'un Sergueï M. Eisenstein ou d'un Jean Renoir. Non sans souplesse, l'étude progresse donc de manière chronologique à travers douze chapitres (pourvus d'un titre, mais non numérotés), le premier, « Du ciné-poème à la métaphore vive » (pp. 7-12) faisant office d'introduction, et le dernier, « Cinéma de la pensée » (pp. 104-107), de conclusion. S'y ajoutent en fin d'ouvrage 155 notes (pp. 108-115) et une riche bibliographie réunissant textes d'Aragon et études sur son œuvre, articles et ouvrages sur les poètes et le cinéma, titres de films et d'émissions de télévision (pp. 118-123).

Au point de départ, il y a la fascination émerveillée pour « la révolution de l'image, dans toutes ses potentialités verbales, mentales et lyriques » (p. 13), provoquée par l'extraordinaire invention du cinématographe. Il y a aussi l'engouement partagé par bien des artistes du surréalisme naissant pour un art nouveau qui leur apparaît à la fois « ludique, burlesque, mystérieux, hypnotique et sulfureux » (p. 14). Aragon fait de Charlot, à propos duquel il écrit deux « ciné-poèmes » (1918), « un personnage-concept », car « la figure